

Parce que c'était elle

Noah Baumbach, *Frances Ha*, États-Unis, 2013, 86 min.

Martine Delvaux

Number 303, Spring 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71410ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delvaux, M. (2014). Review of [Parce que c'était elle / Noah Baumbach, *Frances Ha*, États-Unis, 2013, 86 min.] *Liberté*, (303), 72–72.

Parce que c'était elle

Frances Ha, ou la beauté des maladresses.

MARTINE DELVAUX

À QUOI TIENT-ON, CHEZ UNE MEILLEURE AMIE ? Aux souvenirs de jeunesse communs ? À l'espoir de ce que l'avenir promet ? La meilleure amie est-elle ce trait d'union rêvé entre les différents âges de la vie ? Le dernier film de Noah Baumbach, *Frances Ha*, a quelque chose d'atemporel qui a à voir avec l'amitié privilégiée qu'on porte à ce double imaginé de soi-même, qui est la meilleure personne que l'on ait été et celle qu'on espère rester dans le temps. Tourné en noir et blanc, à la fois contemporain et vintage, le film est habité par de jeunes artistes de New York, une faune qui rappelle l'univers des «amies de filles» de Lena Dunham. Mais *Frances Ha*, co-scénarisé avec Greta Gerwig qui y joue le rôle principal, est moins à l'image des *girls* qu'à l'image de Frances, son héroïne qui n'en est pas une : c'est un film qui ne s'installe pas.

Encensé par la critique, *Frances Ha*, comme celle qui lui donne son nom, est un film-*drifter*. Œuvre de sobriété esthétique et budgétaire, sa facture donne à l'image la précision et la délicatesse des humeurs que Baumbach cherche à montrer, des moments quasi imperceptibles de trouble, de malaise, signifiés par les mouvements des visages et des corps. À la manière de Greta Gerwig qui se déplace sans cesse, courant, sautant et dansant, se prenant les pieds de façon littérale ou figurée, le film avance dans ce qui ressemble à de l'approximation. Par l'intermédiaire d'une esthétique précise et contrôlée, Baumbach investit la maladie, quelque chose qui rappelle les corps trop grands d'adolescents en manque de coordination.

L'histoire de Frances est cousue de ratages, à l'image de ce voyage à Paris entrepris sur un coup de tête après la rencontre, lors d'une soirée, d'un couple prêt à lui prêter un appartement. Voyage de deux jours seulement, question de ne pas rater un rendez-vous (au lieu de le déplacer pour rester à Paris plus longtemps) dont elle espère qu'il signera son embauche comme danseuse dans une compagnie (alors qu'on lui proposera un poste de réceptionniste), rendez-vous qui passe à la trappe du décalage. Frances dormira et finira par ne voir la Ville lumière que pendant quelques heures, arrivant trop tard pour assister à une représentation du *Chat botté*. Elle ratera, aussi, parce qu'elle n'est pas à New York, la fête qui doit souligner le départ pour le Japon de sa grande amie Sophie. Frances n'est jamais là où elle devrait être, d'où l'importance des adresses qui titrent les différents segments du film. On suit ses pérégrinations à travers

Noah Baumbach, *Frances Ha*, États-Unis, 2013, 86 min.

New York, le film dansant-sautant comme elle d'un lieu à un autre sans jamais vraiment se poser. Sauf, peut-être, quand il est question de Sophie.

À l'image des deux *meilleures* amies, Frances et Sophie, qui se trouvent au centre du récit – «We're the same person with different hair» –, Baumbach a fait un film qui est toujours légèrement décalé par rapport à lui-même. «I love you», dit plusieurs fois Frances à Sophie, des mots qu'on attend dans la bouche d'une amante. Et aussi : «Tell me the story of us !», ce à quoi Sophie répond, comme l'autre membre d'un vieux couple : «Again ?», enchaînant non pas sur l'histoire de leur rencontre, comme la trame romantique le voudrait, mais sur le fantasme de leur avenir rempli de succès. Pourtant, tout, dans la vie de Frances, a à voir avec l'échec. «I'm not a real person yet», dit-elle quand sa carte de crédit est refusée dans un restaurant. Ou encore : «I can't account for my bruises.» Le personnage joué par Greta Gerwig a quelque chose de la jeune fille qui vieillit sans vieillir, qui veut rester la *meilleure amie*. Frances est une héroïne prise dans une temporalité fondue enchaînée. Quand une connaissance de Sophie dit à Frances qu'elle semble plus vieille que son amie, plus âgée physiquement, mais en même temps plus immature, Frances est troublée. Est-ce que j'ai l'air plus vieille que mon âge ? demande-t-elle à Benji, celui qui aurait voulu coucher

avec elle, mais qui ne la désire plus, ayant jugé qu'elle est «undateable».

«I like things that look like mistakes», dit Frances. Et ici, l'erreur est une réussite. On dit que Baumbach et Gerwig nous donnent un *demi-happy end* où Frances présente en spectacle une de ses modestes chorégraphies, une œuvre moyenne, devant un public intime où on reconnaît ses amis, dont Sophie. Le regard de Frances pour sa meilleure amie est presque amoureux, mais l'amour a mûri, les filles se retrouvent, mais chacune peut faire sa vie.

Tourné en noir et blanc, à la fois contemporain et vintage, le film est habité par de jeunes artistes de New York.

Ainsi, dans la dernière scène, Frances apparaît postsuccès, radieuse, dans l'appartement presque vide où elle vient d'emménager seule. Mais cette douceur n'est pas parfaite : reste l'erreur d'un nom trop long pour être inséré au complet dans l'espace qui lui est alloué sur la boîte postale. C'est ainsi que Frances Haliday devient Frances Ha, un nom amputé, raté, un nom devenu l'onomatopée du rire, comme ce film qui se moque en quelque sorte de lui-même, question de ne pas être à l'image de l'appartement de Benji et Lev dont Sophie affirme qu'il se prend trop au sérieux. Les meilleures amies prennent la vie très au sérieux, mais la vie est une histoire aussi risible que les identités bien ficelées sur lesquelles on pense pouvoir compter. Car ce que nous dit l'amitié entre les meilleures amies, c'est que *je* est toujours un autre. C'est ce que *Frances Ha* nous dit aussi. **L**